Scène VI

DÉJANIRE, IOLE, PHÉNICE, DIRCÉ.

DÉJANIRE.

 Madame, demeurez.

Enfin contre le Ciel la résistance est vaine.

Vous triomphez, Iole, et ma honte est certaine.

Les apprêts d’un hymen qu’autorisent les Dieux,

Dans ce vaste palais frappent par tour mes yeux.

De cet auguste jour dont la pompe s’apprête,

Un sacrifice heureux doit couronner la fête;

Et ce fameux Vainqueur qui se soumet à vous,

Ce Héros, que je n’ose appeler mon Époux,

Possédé d’un amour qui n’eut jamais d’exemple,

Hercule, prend le soin de faire orner le Temple;

Lui-même, pour répondre à vos désirs pressants,

Couronne la Victime, et prépare l’encens,

Je n’ai plus d’espérance: il n’est plus temps de feindre.

J’espérais que dans peu je n’aurais rien à craindre,

Et que je pourrais voir revenir mon Époux,

Me demander pardon, d’avoir brûlé pour vous.

Mais lorsqu’à votre orgueil le Ciel devient propice;

Qu’il semble pour vous plaire appuyer l’injustice;

Quand il vous livre un cœur, dont j’ai reçu la foi;

Quand je perds tout enfin, que pensez-vous de moi?

Croyez-vous que timide au fort de la tempête,

Je ne songe qu’au soin d’en garantir ma tête?

Que j’aille loin d’ici, tremblante pour mes jours.

Par une indigne suite en assurer le cours?

Eh! De quelque façon que le Ciel nous accable,

Vous de faveurs, et moi d’une haine implacable,

Madame, je ne sais malgré tout mon effroi,

Qui doit le plus trembler, ou de vous, ou de moi.

IOLE.

Je le crois: mais du moins si je crains des disgrâces;

Madame, ce n’est point l’effet de vos menaces;

Et puisque mon destin vient de se confirmer,

Je ne prévois plus rien qui puisse m’alarmer.

DÉJANIRE.

Quoi! Tu veux que je pense, odieuse Rivale,

Qu’esclave dans les fers tu deviens mon égale?

Ah! Ne t’abuse point d’en téméraire orgueil:

Ta nouvelle fortune est près de son écueil.

Avant que d’en jouir, goûtes-en l’amertume.

Tremble, et vois dans mes yeux le courroux qui s’allume:

Pénètres, si tu peux, jusqu’au fond de mon cœur;

Vois-y le désespoir, la rage, la fureur,

Tout ce qu’a de cruel une haine barbare;

Et commence à frémir du coup qu’on te prépare;

Car mon juste courroux jusqu’au pied de l’Autel

Te veut aux yeux de tous donner le coup mortel.

T’immoler en secret, est peu pour ma vengeance,

Oui, de tout l’Univers je voudrais la présence,

Et que tous les mortels témoins de mon courroux,

Te vissent expirer sous l’effort de mes coups.

Ah! Pourquoi séduis-tu par tes funestes charmes

Un époux que tu rends insensible à mes larmes?

Avant que de sa mort ton trépas soit suivi,

Rends-le moi cet époux que tes yeux m’ont ravi;

Rends-moi sur ce Héros ce souverain empire

Qu’il n’a pu justement donner qu’à Déjanire;

Rends-le moi; mais au moins ne cours pas le hasard

Pour moi, pour toi, pour lui, de le vouloir trop tard.

IOLE.

Hélas! En vous ôtant un époux que j’abhorre,

Malheureuse, je perds un amant que j’adore.

DÉJANIRE.

Qu’entends-je?

IOLE.

 Croyez-moi, j’en atteste les Dieux,

Mon cœur vous venge bien du crime de mes yeux.

DÉJANIRE.

 Vous auriez pour ‘Hercule une haine secrète?

IOLE.

Je le hais d’autant plus que j’aime Philoctète;

Nos cœurs devaient, Madame, être unis à jamais:

Hercule en rompt ses nœuds, jugez si je le hais.

DÉJANIRE.

Ciel! Que m’apprenez-vous, et que viens-je d’entendre?

N’aimant point cet époux, vous pouviez me le rendre,

Du cœur de votre amant vous conserver les vœux,

L’épouser, et par là nous rendre tous heureux.

Vous saurez qu’autrefois le redoutable Alcide

Fit mourir à mes yeux un Centaure perfide,

Dont le sang est un charme, où l’arrêt des Destins

Promet de nouveaux cours à des feux mal éteints.

Un Vêtement que j’ai teint de ce sang funeste,

 Est pour vous, et pour moi, tout l’espoir qui nous reste:

Si vous pouvez, Madame, en parer mon époux,

Il se redonne à moi, Philoctète est à vous,

Et ces grands appareils dont votre âme est gênée,

Serviront à l’éclat d’un plus digne hyménée.

IOLE.

À quel espoir flatteur m’entraînent vos discours?

Mais pourquoi de ma main emprunter du secours,

Madame? C’est le soin d’une fidèle Épouse...

DÉJANIRE.

Non, tout serait suspect d’une femme jalouse.

Que ne pourrais-je point lui laisser soupçonner,

De l’orner dans le temps qu’il va m’abandonner!

Madame, tout dépend d’un peu de diligence:

Profitons des moments...

IOLE.

 Ciel, vois mon innocence.

De mon cœur étonné tu connais les desseins:

Dans ce que j’entreprends, si j’espère, je crains.

Rendre Hercule confiant, et sauver Philoctète,

Voilà Dieux immortels, tour ce que je souhaite.

Madame, donnez-moi cet heureux vêtement.

Toi, fidèle, Dircé, cours après mon amant.

Dis-lui, pour modérer l’ennui qui le dévore,

Que tout pourra changer, et qu’il espère encore.

Allons. Madame, allons, je m’abandonne à vous:

Et puissais-je aujourd’hui vous rendre-votre époux.

ACTE V

Scène I

DÉJANIRE, seule.

Enfin quelques périls qui menacent ma flamme,

Un rayon d’espérance éclaire encor mon âme;

Et du sang de Nessus le succès que j’attends,

Peut fixer d’un époux les désirs inconstants.

Favorable à mes vœux, quoiqu’un peu trop timide,

Iole en ce moment tâche à me rendre Alcide.

Elle a dû lui porter ce vêtement pompeux

Dont le charme secret va rallumer ses feux;

Et Phénice attentive à cet heureux mystère,

Me viendra dire ici ce qu’il fait que j’espère.

Ô vous, qui tenez seul mon sort entre vos mains,

Qui pouvez ou confondre, ou servir mes desseins,

Jupiter, si sur vous rejaillit mon injure,

Faites que votre Fils cesse d’être parjure.

Mais que Phénice tarde à me faire savoir

S’il faut que je bannisse ou la crainte, ou l’espoir!

Mon cœur en cet état rempli d’inquiétude

Trouve un surcroît d’ennui dans son incertitude,

Et cet espoir confus dont il se flatte en vain,

Lui semble plus cruel, qu’un malheur plus certain.

Hercule par un sort qui me poursuit sans cesse,

N’aura point accepté le don de la Princesse:

Ou peut-être elle-même oubliant mes avis,

Dans ce grand embarras ne les a point suivis,

Mais de quel sentiment suis-je préoccupée.

Cette perfide, hélas, m’a peut-être trompée;

Elle n’a feint d’aimer Philoctète à mes yeux,

De haïr mon époux, que pour me tromper mieux.

Quoi, Junon avec lui ton cœur d’intelligence,

Impuissant à le perdre, oublierait sa vengeance!

Eh bien, je suffirai, puisque tu ne peux rien,

À venger aujourd’hui ton affront et le mien.

J’y cours, et s’il est vrai qu’Iole me trahisse,

Son sang commencera l’horreur du sacrifice;

Et du même poignard dont j’armerai ma main,

De mon perfide époux j’irai percer le sein;

Et le tournant sur moi, pour couronner mes crimes,

Je me sacrifierai moi-même à mes victimes.

Scène II

DÉJANIRE, PHÉNICE.

DÉJANIRE.

Parle, Phénice. Eh bien, dois-je me rassurer?

PHÉNICE.

Oui, de vos soins, Madame, il faut tout espérer.

DÉJANIRE

Ô Ciel!

PHÉNICE.

 Je sors du Temple où votre époux s’empresse

De s’orner du présent qu’a porté la Princesse.

Je l’ai vu dans ses mains avant que d’en sortir,

Et j’ai couru d’abord pour vous en avertir.

DÉJANIRE

Ô Dieux! Junon, Iole, à qui j’ai fait outrage,

Si le dernier transport de ma jalouse rage

Est un crime envers vous que l’amour ait produit,

Pardonnez-le en faveur du remords qui le suit.

Phénice, pour flatter l’espoir de Déjanire,

Redis-lui mille fois ce que tu viens de dire;

Et peints à mes regards amoureux et jaloux

Ce présent dont Iole a paré mon époux.

Dis-moi qu’il la regarde, et la trouve moins belle;

Que ses yeux t’ont paru moins amoureux pour elle;

Que lui montrant déjà quelques secrets ennuis,

Il tourne ses regards vers les lieux où je suis;

Enfin, que rougissant de sa lâche injustice,

Lui-même il interrompt ce triste sacrifice,

Pour venir de son cœur me confirmer le don,

Et de son inconstance implorer le pardon.

PHÉNICE.

Madame, votre esprit, par un secret augure,

Devance le plaisir que le Ciel vous assure,

Et fournit un moyen à votre cœur charmé,

De jouir d’un bonheur avant qu’il soit formé.

Je souhaite du moins que cette heureuse image

Soit de votre destin l’infaillible présage,

Et qu’on ne voie ici revenir votre époux

Que pour vous assurer qu’il se redonne à vous.

DÉJANIRE.

N’en doute point, le charme agira sur Hercule,

Et le Ciel (s’il ne trouve une épouse crédule)

Le Ciel dit à mon cœur par des avis secrets,

Qu’Hercule s’abandonne à de justes regrets.

Mais Philoctète vient... Quel désespoir l’anime?

Scène III

DÉJANIRE, PHILOCTÈTE, PHÉNICE, CLÉON.

PHILOCTÈTE.

Ah, Madame, qu’Hercule a bien payé son crime!

DÉJANIRE.

Quoi, Philoctète...

PHILOCTÈTE.

 Hélas, l’inconstance d’un cœur

Ne sur jamais punie avec tant de rigueur.

N’accusez plus Alcide, il s’agit de le plaindre.

DÉJANIRE.

Ciel!

PHILOCTÈTE.

 Il brûle d’un feu qu’on ne saurait éteindre;

DÉJANIRE.

Ah perfide Nessus, qu’entends-je?

PHILOCTÈTE.

 Ce Vainqueur

Dans ce moment fatal sent dévorer son cœur,

Il crie, il court, s’agite, et rien ne le soulage.

Par des regards de flamme il exprime sa rage;

Et quand il veut parler, pour marquer ses douleurs,

Par ses gémissements il glace tous les cœurs.

Aux cris de ce Héros mille cris se confondent:

Le Temple en retentit, les voutes y répondent:

Tout semble être d’accord dans ce jour malheureux

Tout redoubler l’horreur de ce spectacle affreux.

Tantôt sa Garde fuit, et tantôt se rassemble:

Tout se trouble, et le Peuple, et les Prêtres, tout tremble.

On voit même frémir les Images des Dieux.

Celle de Jupiter a détourné les yeux:

Oui, Madame, ce Dieu qu’un métal représente,

Dans nos cœurs étonnés a jeté l’épouvante;

Et comme prenant part aux malheurs de son Fils,

Des regards menaçants il nous a tous surpris.

Ce Fils l’implore en vain: l’ardeur qui le consume,

Coule de veine en veine, et toujours se rallume,

De ces habits brûlants, le feu mystérieux

L’irrite d’autant plus qu’il se cache à ses yeux.

En vain pour les ôter il met tout en usage:

De sa force épuisée il redouble sa rage;

Et plus il fait d’effort pour se les arracher,

Plus il les sent sur lui s’unir et s’attacher.

Il court plein de courroux, oubliant sa tendresse,

De reproches sanglants accabler la Princesse,

Qui promenant sur lui ses regards incertains,

Lui dit qu’elle a reçu ce présent de vos mains.

On s’aperçoit alors que son esprit se trouble:

Son désespoir s’augmente, et notre effroi redouble.

Il vous nomme, il vous cherche; et je crains qu’en ces lieux

Bientôt de ses fureurs il n’alarme vos yeux.

Voilà le triste effet du vêtement funeste

Qu’Iole a par vos soins...

DÉJANIRE.

 Prince, je sais le reste,

Je vois tous mes forfaits. Pour ce coup inhumain,

Le perfide Nessus s’est servi de ma main.

Junon, en triomphant, rougis de ta victoire:

Ma criminelle main, t’en a ravi la gloire,

Et si de cet affront tu prétends me punir,

Rougis encor, Junon, je vais te prévenir.

PHILOCTÈTE.

Votre main de ce crime est la cause innocente,

Madame; et votre esprit s’agite, et se tourmente,

Dans le temps qu’il faudrait éviter le danger,

Qu’Hercule...

DÉJANIRE.

 Je le tue, et je veux le venger.

Hercule, ce Héros, cet époux que j’adore,

Meurt par ma jalousie, et je vivrais encore!

Et mon funeste amour qui devient son bourreau,

Ne m’enseignerait pas le chemin du tombeau?

Je ne le suivrai point! Que dis-je? Dois-je attendre

Qu’Hercule y soit entré pour y vouloir descendre?

Eh! Tâchons s’il se peut, pour finir mon effroi,

Qu’aux Enfers mon époux n’arrive qu’après moi.

PHILOCTÈTE.

Au nom des Dieux, Madame, évitez sa présence,

Je tremble pour vos jours, et ne viens vous trouver

Que pour vous avertir de fuir, de vous sauver.

DÉJANIRE.

Moi fuir... Mais quel désordre... Ah! Que vois-je, Phénice?

C’est Hercule qui vient pour hâter mon supplice.

Regarde, vois ses yeux enflammés de courroux.

Phénice, à ses fureurs je connais mon époux.

PHÉNICE

La raison l’abandonne, et son esprit s’égare.

DÉJANIRE.

Hercule, viens punir une Épouse barbare,

Ne te contente point de menacer en vain,

Frappe, frappe: à mon cœur je conduirai ta main

Ou, si tu ne veux point ensanglanter la tienne,

Viens, donne-moi ce fer; il suffit de la mienne.

Oui, cette main funeste, avec plus de loisir,

Assouvira ma haine, et ton juste désir.

Elle ira dans mon cœur, conduire par ma rage,

En arracher la vie, avec que ton image,

Qui toujours poursuive et de trouble et d’horreur,

Ne peut plus s’arrêter dans ce perfide cœur.

PHILOCTÈTE.

Emmenez-la, Phénice, et qu’une prompte fuite

De ses égarements nous dérobe la suite.

PHÉNICE.

Madame...

DÉJANIRE.

 D’un Héros laisse agir le courroux.

Pourquoi te viens-tu mettre au devant de ses coups?

Si la haine pour moi règne encore dans ton âme,

Approche, assouvis-la dans le sang de ta femme.

PHILOCTÈTE.

Ô déplorable effet du céleste courroux!

DÉJANIRE.

Mais je ne te vois plus, ombre de mon époux.

Tu meurs, et je pourrais un moment te survivre!

Non, dans le noir séjour je m’apprête à te suivre:

J’apprendrai les chemins qui t’y furent ouverts,

Et vivante j’irai te rejoindre aux Enfers

Elle sort.

PHILOCTÈTE.

Cléon, suivez ses pas, et toujours auprès d’elle,

En conservant ses jours, marquez-moi votre zèle

Tandis que le cœur plein et d’amour et d’effroi,

Je cours chercher Iole, Hercule... je le vois.

Scène IV

HERCULE, PHILOCTÈTE, LYCAS, SUITE.

HERCULE.

Ô poison infernal, ô flammes dévorantes,

Qui vous renouvelez dans mes vaines brûlantes!

Funestes vêtements que mes plus grands efforts

Ne sauraient arracher de ce malheureux corps!

Et toi, femme exécrable, et digne du tonnerre,

Montre dont je devais avoir purgé la Terre,

Viens voir sous tes fureurs succomber un époux,

Qui cent fois de Junon a bravé le courroux.

Viens. Mais tout fuit comme elle, hélas! Tout m’abandonne.

Chacun craint d’éprouver l’horreur qui m’environne.

Moi-même je me suis dans ce commun effroi,

Et je traîne partout mon Enfer avec moi.

Je brûlais dans le Temple, et ce feu dure encore.

Il ne consume rien de tout ce qu’il dévore;

Ou les Dieux ennemis d’un cœur désespéré,

Reproduisent en moi ce qu’il a dévoré.

Mais Ciel, si vous avez épuisé ma constance,

Ne lasserez-vous point t’offre persévérance?

Ou bien, puisque je dois subir votre courroux,

Ne méritai-je point de mourir par vos coups?

Et faut-il pour combler ma honte et ma misère,

Qu’une femme exécute, ou Junon délibère?

Et vous, Maître des Dieux, si je suis votre Fils,

Ne prêterez-vous point votre oreille à mes cris?

Je ne demande plus cette force indomptable

Qui jusques aux Enfers m’a rendu redoutable;

Qui dans le vaste cours de mes travaux passés

M’a soumis cent Tyrans du Trône renversés;

Qui remplit autrefois d’horreur et d’épouvante

La forêt de Némée et le Mont d’Érymanthe,

Et qui m’a fait dompter mille monstres affreux.

Non, donnez-moi la mort, c’est tout ce que je veux.

Du barbare Lycas la prudence inhumaine,

En désarmant ma main, a prolongé ma peine.

Venez à mon secours, Rois que j’ai protégés,

Peuples que j’ai servis, Dieux que j’ai soulagés.

Tout est sourd à mes cris; et le Ciel et la Terre

Aujourd’hui de concert me déclarent la guerre.

Il me faut des Enfers emprunter le secours.

Que dis-je, ils ont produit le bourreau de mes jours.

C’est eux, qui pour me perdre enfantant Déjanire,

Lui souffrent, malgré moi, le jour qu’elle respire;

Et qui la vomissant de leurs gouffres affreux,

N’ont rien voulu garder de plus horrible qu’eux.

Qu’on la cherche partout, Lycas, qu’on l’amène,

Pour jouir à loisir des effets de sa haine.

D’un spectacle si doux ne privons point ses yeux.

PHILOCTÈTE.

Cléon qui l’a suivie au sortir de ces lieux,

Peut vous dire...

Scène V

HERCULE, PHILOCTÈTE, LYCAS, CLÉON, SUITE.

CLÉON.

 Elle-même a choisi son supplice.

Je l’ai vue expirer dans les bras de Phénice.

Ah barbare Nessus, a-t-elle dit d’abord,

Qu’aujourd’hui par ta main tu venges bien ta mort!

Qu’ai-je fait, malheureuse? Et toi, monstre perfide,

Est-ce ainsi que ton sang me rend le cœur d’Alcide?

Ce vêtement souillé de ce sang infernal...

HERCULE.

Qu’entends-je?

CLÉON.

 À mon époux porte le coup fatal,

Mais ma main...

HERCULE.

 C’est assez, ô mort que je désire,

Mort prédite autrefois en la forêt de Cyrre,

Lorsqu’un chêne sacré fit entendre à mon cœur

Que la mort du vaincu punirait le Vainqueur.

C’est le sang de Nessus qui remplit mon envie.

Je meurs: ma destinée enfin est accomplie.

J’en rends grâces aux Dieux, de ma douleur témoins;

Et sûr d’en voir la fin, je crois la sentir moins.

Oui, je sens affaiblir (non le feu qui me brûle)

Mais ma force; et déjà je cesse d’être Hercule.

Dès que la mort aura calmé tous mes transports...

PHILOCTÈTE.

Ciel!

HERCULE.

 Sur le Mont Eta faites porter mon corps.

Oui, c’est-là que les Dieux par un heureux présage

À l’immortalité m’ont promis le passage.

Mais Hercule, en mourant, ne veut point voir vos pleurs.

Vivez heureux. Adieu, Philoctète. Je meurs.

Source: http://www.poesies.net